

LE DERNIER EXIL : SAINTE-HÉLÈNE

27 JUIN 1815-5 MAI 1821

Correspondance dirigée et annotée par Jacques Macé

SAINTE-HÉLÈNE

Jacques Macé

Napoléon I^{er} abdique, pour la seconde fois, le 22 juin 1815. Alors que depuis sa sortie de l'École militaire de Paris trente ans plus tôt, nous connaissons son activité presque jour par jour grâce notamment aux plus de 40 000 lettres dont la publication se termine avec le présent volume, nous ne disposons plus, jusqu'à sa mort six ans plus tard, que d'une trentaine de correspondances signées de sa main, six jusqu'à son embarquement sur le *Northumberland*¹, aucune bien sûr durant le voyage, aucune non plus durant son séjour aux Briars jusqu'au 9 décembre 1815. Le 10 décembre, il quitte les Briars et s'installe à Longwood House qui sera son dernier domicile. Il va vivre là sans interruption cinq ans et cinq mois, ou plutôt 1975 jours et 1975 nuits. Il a 46 ans.

Le déroulement de la captivité, pendant soixante-sept mois, est cependant bien connu et a fait l'objet de nombreux ouvrages. Ceux-ci ne puisent pas leurs sources dans des correspondances « impériales » mais dans les récits de ses compagnons d'infortune – les quatre « évangélistes » Las Cases, Bertrand, Gourgaud et Montholon –, des docteurs O'Meara et Antommarchi, des valets Marchand et Saint-Denis, utilement complétés par les rapports du gouverneur Hudson Lowe et les écrits des officiers britanniques étonnés ou non d'être embarqués dans pareille aventure, celle d'être les geôliers de l'ancien maître de l'Europe.

Le Mémorial de Sainte-Hélène, du comte de Las Cases, constitue historiquement la base de la connaissance de la vie de l'Empereur exilé, surtout parce qu'il révèle au fil des jours ses sentiments intimes et ses appréciations sur les événements de son existence². Mais cet ouvrage peut aussi en donner une idée erronée car il s'interrompt brutalement fin 1816, alors que la captivité va encore se poursuivre pendant quatre années et demie. Afin que le lecteur puisse replacer dans leur contexte les quelques lettres signées³ qui nous sont parvenues, retraçons rapidement les étapes de cet exil (de ce calvaire, comme il a aussi été écrit).

Du samedi 15 juillet au mardi 17 octobre 1815, Napoléon reste trois mois en mer à bord du *Bellerophon* puis du *Northumberland* sans poser le pied sur une terre ferme. Il occupe son temps en évoquant ses souvenirs, en jouant aux cartes avec les officiers anglais, aux échecs avec les officiers français et en commençant à apprendre la langue anglaise avec, pour professeur, le comte de Las Cases. Sans être chaleureux, ses rapports avec l'amiral Cockburn, chargé de le conduire et de l'installer à Sainte-Hélène, sont empreints de cor-

1. Dont deux adressées au gouvernement provisoire et à son président Joseph Fouché dans lesquelles il propose de reprendre du service comme simple général.

2. Signalons la parution récente du manuscrit original du *Mémorial*, qui diffère sensiblement des versions imprimées (*Mémorial de Sainte-Hélène – Le manuscrit retrouvé*, Perrin, 2017) [note de la commission historique].

3. Voir en annexe la liste des lettres issues du travail de Napoléon et ses compagnons d'exil, p. 1351.

rection. Cependant, une fois arrivé à destination, celui-ci lui joue un mauvais tour en décidant de l'interner sur le plateau désolé de Longwood, au climat détestable mais où la surveillance est aisée. Napoléon se laisse prendre au piège car, pendant les travaux nécessaires à son installation, il obtient de résider pendant sept semaines dans le pavillon des Briars, à proximité du domicile de l'agent de la Compagnie des Indes William Balcombe dont il fréquente la famille, ce qui lui permet de faire connaissance avec les notabilités locales, les officiers de la garnison, de se familiariser avec la vie insulaire. C'est là que se situe l'épisode de ses jeux, de ses plaisanteries avec l'espiègle Betsy Balcombe âgée de 14 ans. Mais c'est là aussi qu'il conçoit le plan de ses mémoires dont il répartit la mise au net entre ses compagnons et qu'il commence à leur dicter.

Le dimanche 10 décembre 1815, l'Empereur s'installe à Longwood House, avec Las Cases, les Montholon, le général Gourgaud, le docteur O'Meara et ses domestiques, tandis que la famille Bertrand fait domicile à part, à deux kilomètres de là. La maison mise à sa disposition comprend six pièces : antichambre, salon, bibliothèque, salle à manger, deux pièces privatives (cabinet de travail, chambre) et une salle de bain. Les domestiques et Las Cases se partagent d'assez vastes communs et une aile supplémentaire est en voie d'achèvement pour accueillir le général Gourgaud, le docteur O'Meara, l'officier de permanence britannique, le général Montholon et sa famille.

C'est la bonne saison. Le moral n'est pas mauvais car l'Empereur est très actif, épuisant ses compagnons par le rythme de ses dictées, mettant en place le fonctionnement de sa Maison, n'étant pas persuadé intimement que le sort lui sera inéluctablement défavorable. Tout se gâte cependant à la mi-avril 1816 avec l'arrivée du nouveau gouverneur Hudson Lowe chargé par le ministre de la Guerre et des Colonies lord Bathurst de lui faire comprendre qu'il est le prisonnier des puissances alliées. Ils ne se rencontreront que six fois jusqu'au mois d'août et chaque rencontre donnera lieu à un affrontement entraînant la réduction des limites de libre circulation, le contrôle des correspondances, la restriction des contacts avec les autochtones, la réduction des dépenses d'intendance « obligeant » Napoléon à vendre une partie de son argenterie, l'expulsion vers Le Cap de trois domestiques, puis celle de Las Cases pris en flagrant délit de correspondance clandestine. Les 17 et 18 juin sont arrivés les commissaires autrichien, russe et français représentant leurs gouvernements respectifs. Ils ne seront jamais reçus par Napoléon, mais le commissaire autrichien était accompagné d'un botaniste de Schönbrunn apportant subrepticement une mèche de cheveux du roi de Rome. Ainsi se termine l'année 1816.

Durant l'année 1817, le scénario d'un psychodrame se met en place à Longwood. Officiellement, l'Empereur travaille assidûment à la rédaction de ses mémoires avec Gourgaud, Montholon et Bertrand (lequel s'est rapproché de Longwood avec sa famille). Mais sa santé commence à se dégrader tandis que les jalousies et traquenards se développent dans son entourage. Montholon et Gourgaud se disputent la place de confident privilégié de l'Empereur, laissée libre par le départ de Las Cases, et Montholon acquiert un avantage certain grâce à son épouse dont les relations particulières avec l'Empereur ne peuvent pas ne pas être remarquées. L'amiral Malcolm, commandant de la flotte de l'Atlantique Sud, qui jouait un peu le rôle de tampon entre Napoléon et le gouverneur, rentre en Angleterre. Le capitaine Poppleton, officier de permanence britannique à Longwood qui avait l'estime des Français, est muté et remplacé. En mai, un canonnier amène un buste en marbre du roi de Rome, réalisé, dit-on, à la demande de Madame Mère. Craignant on ne sait quoi, Hudson Lowe retient l'objet une dizaine de jours, provoquant une vive colère et les protestations véhémentes de Napoléon qui, finalement, paiera le buste le triple du prix demandé par le canonnier. Malgré leurs demandes, les commissaires étrangers ne sont pas autorisés à rencontrer l'Empereur (ni même le général Bonaparte, comme disent les Anglais !). Napoléon souffre des dents. La comtesse de Montholon est enceinte.

Le 18 mars 1817, lord Holland, du parti whig et fidèle soutien de Napoléon, a interpellé le gouvernement à la Chambre des Lords pour dénoncer les conditions de détention à Sainte-Hélène. La réponse est apportée par lord Bathurst qui dément toutes les rumeurs au sujet de ces conditions et les déclare excellentes, accusant de mauvaise foi les détracteurs.

teurs d'Hudson Lowe, déclarant que les restrictions de circulation sur l'île ou d'envoi de correspondances sont le fait des exilés eux-mêmes qui refusent de se soumettre aux règles de sécurité édictées, etc. Le débat est animé et largement commenté. Le procès-verbal de ce débat parvient à Sainte-Hélène en septembre 1817 et, à sa lecture, le sang de Napoléon ne fait qu'un tour. Il entreprend, sur le ton de la colère, de dicter à Bertrand ses observations en un texte décousu reprenant l'historique des événements depuis son départ de l'île d'Aix, décrivant toutes les avanies qu'il a subies, les affronts faits à ses compagnons, accusant le gouvernement britannique de l'avoir trompé et de s'être ainsi attiré l'opprobre du genre humain¹. Cette lettre, destinée à prendre date devant l'histoire, restera sans réponse.

Le drame éclate au premier trimestre 1818. Gourgaud, dont le caractère irascible est accentué par l'insularité et son célibat, veut régler par les armes son différend avec Montholon. Bertrand joue le rôle de modérateur et Napoléon interdit à ses généraux de se battre à cause de l'image qui serait donnée aux Anglais (qui observent la situation avec amusement). Au lendemain de l'accouchement d'Albine de Montholon le 26 janvier (d'une fillette dont Gourgaud et la comtesse Bertrand observent attentivement les traits), Gourgaud renouvelle sa provocation envers Montholon ; Napoléon l'incite fortement à demander son rapatriement. Il quitte Longwood le 15 février et est embarqué directement pour l'Angleterre le 14 mars, non sans avoir révélé aux Britanniques les intrigues de la vie à Longwood, les espoirs d'évasion. Dans l'intervalle, le 27 février, le maître d'hôtel Cipriani Franceschi, homme de main et de confiance de l'Empereur, est décédé d'un mal brutal sur lequel des historiens s'interrogent toujours. Les litiges avec le gouverneur se multiplient ; William Balcombe est contraint de démissionner et rentre à Londres ; le docteur O'Meara, dont le diagnostic d'hépatite liée au climat déplaît, est rappelé en Angleterre. Napoléon va rester quatorze mois sans médecin. La réception du protocole du congrès des puissances alliées tenu à Aix-la-Chapelle en novembre 1818 fait comprendre que l'espoir d'un changement du lieu d'exil est illusoire. Dans la nuit du 17 au 18 janvier 1819, Napoléon est très souffrant, le secours médical tarde et ses compagnons craignent son décès. Il s'en remet mais, à partir de là, est très affaibli. Son activité est dès lors ralentie, comme en témoigne la réduction de la consommation de papier de brouillon à Longwood². Le 1^{er} juillet, la comtesse de Montholon part avec ses enfants, laissant un Empereur attristé³. Mais fin septembre arrive en renfort la « petite caravane » envoyée par le cardinal Fesch, constituée des aumôniers Buonavita et Vignali, du docteur Antommarchi, d'un cuisinier et d'un maître d'hôtel.

Napoléon suit les conseils d'une vie plus hygiénique qui lui sont prodigués par Antommarchi. Il se livre à des travaux de jardinage et dirige la rénovation intérieure de son appartement. Pendant quelque six à huit mois, ces activités procurent une dérivation à son esprit et ont un effet bénéfique sur son humeur. Mais, à partir du mois de juillet 1820, la situation se dégrade à nouveau en raison de ses douleurs gastriques. Sa dernière sortie à cheval, qui l'épuise, a lieu le 4 octobre 1820. Les six derniers mois sont une longue descente vers la mort. Bertrand, qui avait formulé le projet de ramener sa famille à Londres et de revenir ensuite, décide de rester. Le 17 mars, l'abbé Buonavita est envoyé à Londres avec des lettres de suppliques pour lord Liverpool, le pape, Madame Mère. Antommarchi étant jugé incompétent et inefficace, le docteur anglais Arnott est appelé au chevet de l'Empereur. Son premier diagnostic se veut rassurant mais il lui faut rapidement changer d'avis. Les 15 et 16 avril, Napoléon s'enferme de longues heures avec Montholon pour rédiger son testament. Jusqu'au 26 avril, il va, dans ses moments de lucidité, y ajouter des codicilles en lien avec les événements de sa vie qui reviennent à sa mémoire. Son lit est transféré dans le salon, plus vaste que sa chambre, et c'est là que

1. Voir ci-dessous, n^{os} 40089 et 40090.

2. Cahier des dépenses du maître d'hôtel Pierron, voir *Revue du Souvenir napoléonien*, avril-mai-juin 2016, n^o 507, p. 27.

3. Voir ci-dessous, n^o 40105.

vont s'écouler les derniers jours de son existence. Le 25 avril, il dicte et signe deux lettres adressées respectivement au banquier Laffitte et au baron de La Bouillierie, ancien trésorier de la liste civile, pour permettre à Montholon de récupérer les fonds dont ils sont dépositaires. Le 28 avril enfin, il dicte à Montholon le texte de l'ultime lettre qui annoncera son décès au gouverneur.

Après l'échec d'une tentative médicamenteuse contestée, Napoléon entre en agonie et décède le 5 mai à 5 h 49 du soir, entouré de ses compagnons d'exil. Le lendemain après-midi, une autopsie est pratiquée par le docteur Antommarchi assisté de sept médecins anglais. Les divergences entre les différents rapports établis entretiennent depuis deux siècles les polémiques sur la cause directe du décès et l'antériorité de la maladie. Le rapatriement du corps étant exclu, l'inhumation a lieu le 9 mai au lieu-dit Val du Géranium (choisi par Napoléon lui-même) dans un quadruple cercueil : de bois avec enveloppe intérieure en fer-blanc (comptant pour deux !), de plomb et d'acajou.

Réconciliés, au moins en apparence, avec Hudson Lowe, les compagnons s'embarquent le 27 mai pour l'Angleterre. Le 25 juillet, au large des côtes de France, ils ouvriront le testament impérial dont seul jusqu'alors Montholon connaissait le contenu. La nouvelle du décès était parvenue à Londres le 4 juillet et s'était répandue en Europe sans provoquer d'intense émotion, sauf parmi les adulateurs inconditionnels de l'Empereur.

Cependant, dès fin 1816, les conditions de vie de l'Empereur à Longwood avaient été connues en Grande-Bretagne et en France à travers les quelques lettres – filtrées par la censure anglaise ou passées clandestinement – adressées par ses compagnons à leurs familles, celles des commissaires français, autrichien et russe envoyés à Sainte-Hélène par leurs gouvernements respectifs, celles des officiers britanniques en poste sur l'île adressées à leurs proches. Ainsi, le lieutenant-colonel Skelton (adjoint au gouverneur de l'île) et son épouse, qui avaient dû abandonner leur maison de campagne de Longwood pour laisser la place à Napoléon, s'empressèrent dès leur retour à Londres de se rendre à Paris pour donner de vive voix des nouvelles à la mère du général Gourgaud, à la sœur de la comtesse de Montholon qui élevait le jeune fils que cette dernière n'avait pu emmener dans son exil, etc.

Au-delà, les Français de Longwood, déjà adeptes du système D, ne tardèrent pas à mettre en place des circuits de correspondance clandestine en soudoyant ou intéressant à leur sort les nombreux marins et voyageurs qui faisaient escale à Sainte-Hélène : le chef d'orchestre de ces réseaux semble bien avoir été le maître d'hôtel corse Franceschi Cipriani qui n'en était pas à son coup d'essai et qui avait toute la confiance de l'Empereur. Toutefois, Napoléon ne signa jamais une lettre destinée à être expédiée clandestinement, estimant qu'un tel procédé était indigne de l'image qu'il entendait laisser à la postérité, de même qu'il avait à l'île d'Aix refusé de s'enfuir aux États-Unis dissimulé dans une cuve à cognac. Enfin, le piqueur Olivier Archambault et le lampiste Ferdinand Rousseau, expulsés par Hudson Lowe en octobre 1816, se rendirent à Point Breeze aux États-Unis près de Joseph Bonaparte et l'informèrent en détail de la situation de son frère, ce qui cependant n'incita guère l'ex-roi d'Espagne à entreprendre quoi que ce soit pour venir à son secours. Quelques généraux de l'Empire exilés en Amérique du Sud entretenaient bien l'espoir d'une évasion de Napoléon de Sainte-Hélène mais, en Europe, l'oubli se répandit et la nouvelle du décès rencontra peu d'écho dans l'opinion publique. Il faudra attendre la publication en 1823 du *Mémorial* de Las Cases, puis l'emparement du sujet par Chateaubriand et les écrivains romantiques pour que l'histoire de la captivité suscite un engouement qui ne s'est pas affaibli depuis deux siècles. L'approche du bicentenaire en prévision duquel les bâtiments de Longwood ont été restaurés, l'ouverture prochaine de lignes aériennes desservant Sainte-Hélène vont encore raviver l'intérêt pour cet exil, sans lequel la légende napoléonienne n'aurait pas eu l'ampleur qu'elle a connue.

Certains détails décrits ci-dessus peuvent sembler anodins ou superflus. Ils ont pour but de permettre de comprendre et de replacer dans leur contexte des incidents ou anecdotes évoqués dans les quelques lettres qui nous sont parvenues au fil du temps de la captivité.